

## À MON AMIE CLAUDE

Ma rencontre avec Claude date du début des années '70, alors que nous participions à des groupes d'analyse transactionnelle animés par Salomon Nasielski dans le cadre du Service d'Aide Psychologique aux Étudiants (SAPE) de l'ULB. Je me souviens de l'avoir croisée une première fois dans un escalier : à cette occasion il y avait eu quelque chose de bien singulier dans sa manière de me regarder et de s'adresser à moi (à quel genre de coco avait-elle affaire ?). Nous avons commencé quelques années plus tard à travailler à l'hôpital Érasme qui venait d'ouvrir ses portes, Claude en 1978 et moi en 1979 comme jeune assistant en médecine interne. Nous nous croisions ici et là autour d'activités liées à la psychanalyse qui m'intéressait déjà. Elle m'invita à participer au séminaire *Psychanalyse et Médecine* qu'elle anima en 1993/1994 à Chapelle-aux-Champs avec Jean-Pierre Lebrun et Anne Joos ; ce fut ma première rencontre avec les concepts lacaniens, une rencontre qui fit événement.

Ce fut aussi l'occasion de lui parler de ma pratique hospitalière comme responsable de l'unité de transplantation pulmonaire. C'est une activité complexe et multidisciplinaire pour laquelle il n'y avait à l'époque que très peu d'expérience et qui soulevait d'innombrables questions médicales et éthiques face auxquelles les soignants étaient démunis, voire mis à mal. Comme on l'est inévitablement face à la mort. Claude accepta mon invitation de mettre sur pied un groupe de parole auquel participèrent des médecins, chirurgiens, kinésithérapeutes, coordinatrices de trans-

plantation, psychologues et infirmières impliqués dans l'activité de greffe cardiaque et pulmonaire... ainsi que l'aumônier de l'hôpital. Ce groupe qu'elle anima avec Vanni della Giustina pendant plus de 4 ans au début des années 2000 fut une expérience marquante pour tous. Je découvris à cette occasion son attention bienveillante et généreuse à la parole de chacun et le soin qu'elle portait à en faire un tissage. Du texte au textile : Claude travaillait les mots comme une couturière travaille le tissu, associant souvent le geste à la parole en nommant le point qu'elle utilisait pour tisser, rapiécer, dénouer ou renouer les différents propos et construire avec le groupe un imaginaire narratif commun bordant un tant soit peu le Réel effractant de cette clinique, un Réel en attente d'écriture dont nous tentions d'écrire quelque chose. Travail minutieux de couture, de suture, habité de bout en bout par sa présence, sa voix, sa vibration. Dans un de ses articles<sup>7</sup>, elle rappelle la proposition d'Henri Maldiney selon laquelle "la présence c'est la manifestation même de ce fait qu'il y a du rythme". Rythme vital qui renvoie au tracé de l'écriture ou à celui du peintre (pensons au travail de Fabienne Verdier qu'elle appréciait tant) mais aussi au geste de la couturière, à la pulsation narrative du récit ou au battement de l'inconscient. Rythme qui fut au cœur de notre travail sur les rites. Claude m'avait souvent dit son souhait de reprendre ses notes et d'écrire un article pour rendre compte de notre travail collectif<sup>8</sup> ; je regrette de ne pas l'avoir plus soutenue dans ce désir.

Claude n'a cessé d'interroger les pratiques de la médecine à partir de la psychanalyse. Dans notre groupe de parole comme dans d'autres (cliniques d'oncologie, des vulvodynies, de la mucoviscidose, du sida etc.), la question des corps souffrants et de leurs nouages singuliers avec la jouissance a vectorisé son écoute, comme en témoigne le colloque *Le corps et l'écriture* qu'elle organisa en 1996 et qui donna lieu à la publication d'un livre<sup>9</sup>. Autour de ce thème, nous avons animé avec Claude, Anne Joos et quelques autres un groupe de travail intitulé *De l'objet en psychanalyse et en médecine* de 2012 à 2014 à l'AFB. Et entraînés par l'enthousiasme et le désir de travail de Claude nous sommes allés tous les trois à Rio en septembre 2019 participer aux journées d'étude *Corps et finitude* organisées par notre

---

7. Jamart C., « Nachträglich », in Bulletin Freudien, Devons-nous encore avoir des rites ? n°62, 2017, pp. 69-82.

8. Elle en a écrit quelque chose dans l'article « Le souffle de Marie » publié dans *La Célibataire, Le don et la relation d'objet*, n°11, 2005, pp153-163.

9. Jamart C. et Della Giustina V., *Le corps et l'écriture*, L'Harmattan, Paris, 2000.

collègue et amie Juliana Castro. Journées qui se sont poursuivies par la création au sein de l'ALI du cartel belgo-brésilien *Corps et Psychanalyse*.

Pour Claude le corps était aussi celui qui s'éprouvait quand elle marchait – dans le désert ou ailleurs – ou faisait du jardinage, celui par lequel s'incarne la présence de l'analyste, le corps en mouvement de l'artiste dans le geste de la création, celui du guérisseur consultant le fâ au Bénin, ou encore le mouvement de sa propre main qui inlassablement écrivait et dessinait dans son grand cahier quand elle était au travail – un corps pensant.

Dans l'introduction à *Un Monde sans Limite* Jean-Pierre Lebrun écrit à propos de l'analyste qu'il est un "professionnel de l'énonciation". Je pense que cette qualification sied parfaitement à Claude : tant quand elle parlait de la clinique que quand elle était dans des élaborations plus théoriques, on entendait toujours l'énonciation dans son dire. Ce qui l'animait n'avait rien d'une aspiration à un savoir plein mais relevait d'un désir tenace de chercher et élaborer, de questionner les savoirs les mieux établis. La dimension heuristique du pas tout était sa force motrice. Comme en témoignent les textes rassemblés ici, elle l'emmena à la rencontre de multiples ailleurs pour travailler dans différents pays et sur différents continents avec des collègues psychanalystes ou praticiens de la *Daseinanalyse* mais aussi avec de nombreux artistes.

Claude était une personnalité forte qui ne transigeait ni avec ses valeurs ni avec ses engagements. Elle en avait de multiples mais, comme clinicienne, elle faisait toujours prévaloir celui de sa présence auprès du patient, que ce soit à l'hôpital ou dans son cabinet. Son engagement dans la clinique hospitalière fut celui d'une analyste qui œuvra sans relâche pour faire valoir la spécificité de l'écoute analytique et offrir un lieu d'adresse aux sujets malades et souffrants. C'est ce qui motiva son combat pour la création à Érasme d'un service de psychologie indépendant du service de psychiatrie.

Se faire apprécier, arrondir les angles, se prêter à la mascarade sociale lui était indifférent ce qui, aux yeux de certains, la rendait parfois rugueuse dans le contact. Elle n'en avait cure et disait volontiers d'elle "je ne suis pas gentille". Elle considérait qu'une certaine gentillesse s'apparentait trop à de la mièvrerie, à une forme d'accommodement. Or il ne pouvait y avoir d'accommodement qu'avec ce qu'elle considérait juste, et donc pas de rai-

son de vouloir à tout prix être commode. Elle se tenait droite, à la hauteur de son exigence éthique.

En 1996 je pris la décision de réduire mon engagement à l'hôpital et de débiter une pratique de thérapie systémique. Peu après je suivis l'enseignement à l'AFB où je retrouvai Claude et Pierre Marchal. Leur engagement auprès des jeunes praticiens donnait la mesure de ce qu'est la transmission en acte de la psychanalyse – bien autre chose en fait qu'un enseignement. Depuis ces années-là, Claude et moi devinrent "inséparables". À tout moment elle fut à mes côtés : pour me présenter ses collègues et amis analystes belges, français, africains ou brésiliens, me conseiller une lecture, m'inviter à un colloque (le premier fut sans doute celui organisé par l'ALI en 2005 sur le don et la relation d'objet), parler de nos cliniques respectives etc. Sa loyauté et sa fidélité m'ont été infiniment précieuses. Si, comme l'inconscient, un analyste est toujours en devenir, je lui dois d'avoir fait crédit à ce que ce devenir puisse être le mien et d'avoir ainsi soutenu mon désir. Je lui en serai toujours reconnaissant.

Nous avons beaucoup travaillé ensemble, organisé des colloques et préparé des interventions - que ces dernières années nous avons souvent voulues conjointes. De professionnelle, notre relation est devenue progressivement amicale. Progressivement parce que la confiance de Claude n'était pas d'emblée acquise, il fallait la conquérir. Une amitié s'est nouée, on riait beaucoup, on parlait de nos proches, on parlait littérature, cinéma et peinture, on s'offrait des livres, on était souvent d'accord mais pas toujours... et nous vivions bien avec le désaccord. Passionnée, il lui arrivait de s'emporter et je me sentais alors parfois invité à la tempérer ; mais j'aimais ses emportements et ses protestations qui n'étaient que l'expression de sa formidable vitalité. La vie lui avait sans doute appris qu'elle ne devait ni transiger ni se résigner.

Malgré notre proximité, une certaine pudeur s'imposait quand les émotions étaient sollicitées. Claude n'aimait pas les effusions. Elle me parlait peu d'elle, je savais peu de chose de son enfance africaine, de sa vie "personnelle" mais j'en savais suffisamment pour prendre soin de sa retenue. Le professionnel et l'amical se sont tressés, on pouvait dans un moment de travail parler d'un séminaire, accueillir un de ses petits-enfants, manger sans chichi un bout avec Isi autour de leur table toujours si généreuse et

accueillante ou encore parler de son jardin et de son potager que nous admirions ensemble depuis la terrasse. Ou des dernières visites du renard. J'aimais notre complicité. Claude savait accueillir, c'est rare et précieux.

Puis vint la mort d'Isi le 1er mars 2020. Je le connaissais de longue date ; comme lui j'avais longtemps travaillé dans un service de pneumologie et nous étions en contact pour certains de ses patients atteints de mucoviscidose qu'il nous demandait de transplanter. Nous partagions un intérêt pour la physiologie respiratoire. Et nos deux familles avaient été éprouvées par les tragédies du siècle dernier. Claude me prévint de son hospitalisation suite à un grave infarctus et j'eus le privilège d'être convié à son chevet et de pouvoir lui parler la veille de son décès ; un temps d'au revoir ou plutôt d'adieu partagé à trois, intense et digne. Mes visites à Claude, téléphoniques dans un premier temps pour cause de confinement puis à nouveau chez elle, se firent alors très fréquentes. Comme elle me le disait gentiment, Vanderacy était devenu ma maison. Était jusqu'à ce terrible jour de juillet où, sans nous prévenir, elle tira sa révérence.

J'avais reçu de notre amie commune Myriam Koob le livre de Ryoko Sekiguchi *La Voix Sombre*. Récits de voix disparues qui continuent d'être là au présent. Telle sera pour moi la voix de Claude. Faisons-en sorte que ce qu'elle nous a transmis continue à vivre, ne cesse pas de s'écrire.

Marc Estenne,  
5 avril 2021